

Décrire, comprendre, partager et assumer avec humanité, pour avancer ensemble...sans oublier !

Rien n'est plus étrange que la mémoire humaine, sélective, transformante mais fondatrice. Le temps efface souvent les choses, mais certaines d'entre elles restent, indélébiles, gravées dans le cœur et l'âme des Hommes. La mémoire de ce que nous avons vécu s'enchevêtre avec une mémoire trans-générationnelle plus inconsciente qui guide notre futur. Nous devons nous en inspirer, conscients d'une forme de responsabilité que l'on appelle le devoir de mémoire. Cette envie de « ne pas oublier » existe certainement depuis que les hommes vivent en communauté mais ce devoir émerge intensément depuis l'expérience douloureuse des guerres mondiales du 20^e siècle, marquées par des drames et des génocides. Ce concept que l'on respecte aujourd'hui a été controversé. Alexandre MILLERAND en 1919, alors commissaire de la république à Strasbourg avait souhaité conserver les « souvenirs » de la grande guerre. Cette façon d'honorer le sacrifice et la souffrance de tant d'hommes a été vivement contesté par certains qui préféraient « l'oubli » qui efface. Après la 2^e guerre mondiale, des barbaries inhumaines, comme celles de la Shoah, d'Hiroshima et Nagasaki et d'autres, trop nombreuses, comme les goulags, les laogai et laojiao, ont rendu ce devoir de mémoire immémorial... Ne pas oublier pour que cela ne se reproduise plus au nom de la dignité humaine !

Simone Veil disait ne pas aimer l'expression « devoir de mémoire » soulignant que le seul devoir c'est d'enseigner et de transmettre ce que l'histoire nous a appris. Ce témoignage restera dans nos mémoires car il est celui d'une personnalité hors du commun par son engagement. Son souhait était que l'on évoque d'abord les faits, sans juger ou réviser l'histoire, en s'appuyant sur une analyse historique factuelle, non émotionnelle, la plus complète possible. Il faut éviter qu'une histoire dévoyée n'alimente des idéologies et des comportements qui dérivent souvent vers une forme de populisme émotionnel.

Malgré la gomme du temps, l'histoire de notre pays, de notre Alsace et de notre ville de Strasbourg, porte encore des stigmates de moments d'horreurs et de souffrances qui ont bouleversé tant de familles. Même si ces évènements s'inscrivent maintenant dans la grande Histoire, ils sont encore très présents dans le cœur de certains, mais aussi dans l'inconscient populaire alsacien et celui de nombreuses nations européennes. Si ce passé semble lointain pour les jeunes générations qui n'ont pas connu « la guerre », différentes facettes de notre histoire n'ont pas été explorées par méconnaissance, par pudeur mais aussi parfois pour ne pas raviver des cicatrices encore béantes. Cette histoire a été marquée en 1941 par la création de la Reichs Universität de Strasbourg en particulier de sa faculté de médecine. Ceux qui l'ont dirigé ont participé à un système de soins et de recherche fondé sur une idéologie délirante qui bafouait l'éthique la plus élémentaire. Cette période douloureuse fait toujours peser une forme de suspicion sur la communauté médicale et universitaire strasbourgeoise qui résonne comme un mythe culpabilisateur. Beaucoup de choses ont été écrites, combinant souvent des faits et des rumeurs, sans fondement historique. Près de 80 ans après, cette narration fait encore survivre le spectre d'une complicité voire d'une collaboration honteuse entre un régime abject et ceux qui étaient restés en Alsace alors que d'autres avaient rejoint l'Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand (1939-1945). Pour éviter de s'enfermer dans une culpabilité sans rédemption, il a paru fondamental de « faire l'inventaire » de cette période grâce à une approche méthodologique rigoureuse. Ce travail historique est indispensable pour faire sortir de l'ombre ces fantômes de l'histoire afin que nous puissions construire tous ensemble une résilience collective. C'est une responsabilité universitaire que nous avons souhaité assumer afin que notre communauté strasbourgeoise puisse continuer à construire un avenir radieux.

Cet inventaire, sans jugement, doit apaiser sereinement cette relation tumultueuse avec un passé qui sera maintenant mieux connu et compris. Cependant, n'oublions pas que dans notre monde la menace que fait peser la face sombre de l'âme des hommes, rode toujours.

Merci à tous ceux qui ont contribué à ce travail historique dont notre Université peut être fière.

Nous devons ce travail de mémoire aux victimes de ce passé. C'est une façon de leur rendre hommage. Nous le devons aux médecins et aux universitaires dont beaucoup ont résisté avec beaucoup de courage. Nous le devons aussi à toute notre communauté, à nos concitoyens strasbourgeois et alsaciens, nos enfants, ainsi qu'à tous les hommes. Ce devoir de comprendre et de transmettre permet de partager un patrimoine historique qui est le nôtre. Cette démarche est un merveilleux témoignage qui montre que la dignité humaine grandit en partageant la connaissance mais aussi en assumant avec un profond humanisme des égarements parfois insensés de ceux qui nous ont précédé.

Décrire, comprendre, partager, et assumer avec humanisme ... voilà ce qui permettrait d'avancer ensemble, sans oublier ... Plus jamais ça.

Jean Sibia

Doyen de la Faculté de Médecine, Maïeutique et Sciences de la Santé

Vice-Président de l'Université de Strasbourg